

Les Beatles

vus par...

Harry Benson

Les images de la "beatlemania" ?
On a souvent l'impression de les avoir
toutes vues. Et pourtant, celles réalisées
par Harry Benson sont uniques dans les
annales du groupe le plus photographié
de l'histoire du rock. Car l'homme a eu
la chance de se retrouver deux années
durant dans ce qu'il est de coutume
d'appeler "l'œil du cyclone". Et c'est avec
un plaisir non dissimulé qu'il a tout
raconté – ou presque – à *Rolling Stone*
à l'occasion de sa venue à Paris pour
la promotion de son livre déjà culte
The Beatles on the Road, 1964-1966.

Par Sophie Rosemont

HARRY BENSON

C'EST DANS LE SALON CLIMATISÉ DE LA MAISON D'ÉDITION Taschen, en plein cœur de Saint-Germain-des-Prés, qu'un adorable vieux monsieur nommé Harry Benson nous reçoit. Cet Irlandais (et Américain d'adoption) s'est fait bien sûr un nom grâce à sa rencontre avec les Beatles au plus fort de la beatlemania. Mais pas seulement. Michael Jackson dans son Neverland? C'est lui. Martin Luther King en pleine révolution? JFK ou Robert Kennedy? C'est encore lui. Mais aujourd'hui, c'est bien pour les quatre garçons dans le vent qu'il accorde une interview à *Rolling Stone*, visiblement tout excité de parler de son livre *The Beatles on the Road, 1964-1966*. Les Beatles sur scène, en backstage, à l'hôtel, dans l'avion, en voiture, en maillot de bain... Rien ne lui a échappé durant les deux années où il fut le témoin privilégié de leur folle ascension. D'abord publié en édition de luxe, au printemps dernier, *The Beatles on the Road* devrait être accessible au commun des mortels à la fin de l'année. Une excellente raison pour revenir avec Mister Benson sur cette exceptionnelle collaboration, n'est ce pas?

Les photos de The Beatles on the Road existaient depuis très longtemps. Pourquoi sortir ce livre aujourd'hui?

J'y songe depuis longtemps. Même séparés depuis la fin des années 60, les Beatles sont encore avec nous. Ce sont les plus grands compositeurs du siècle dernier, au même titre qu'un Mozart ou un Beethoven à leur époque. Et leur impact sur notre société a été énorme! En tant que photographe impliqué dans le social et la politique, je dois admettre qu'ils ont tout changé. Leur consécration n'était pas à un seul niveau, comme Elvis Presley, par exemple. Ils touchaient toutes les générations, des plus jeunes aux vieux, comme celui que je suis aujourd'hui. (Rire.) J'étais là dès le début. La beatlemania n'a pas disparu en quelques semaines, comme les mauvaises langues le disaient, au contraire : elle existe encore.

Aviez-vous alors conscience de l'ampleur du phénomène?

Personne ne savait si la pop allait durer. Les Beatles eux-mêmes parlaient de quinze mois. En assistant au début de la beatlemania, j'étais bien placé pour voir que c'était dingue. Ce phénomène de Liverpool avec Lennon et McCartney, et ces chansons extraordinaires. Le public était hystérique... et pas que les filles. En France, par exemple, les fans étaient majoritairement des hommes!

À la base, vous n'étiez pas du tout un photographe spécialisé en musique. Comment vous êtes-vous retrouvé à suivre les Beatles au jour le jour?

Je me prenais même pour un photojournaliste très sérieux! (Rire.) À l'origine, je devais aller en Afrique et quand le *Daily Express* pour lequel je travaillais m'a mis sur ce reportage, j'étais furieux. Et puis je les ai entendus chanter. Là, j'ai compris que j'étais sur la bonne histoire. Vu que j'étais envoyé par un quotidien, je pouvais prendre plein de photos. Si cela avait été un magazine de mode, j'aurais fait des photos de studio en deux ou trois jours. Cela

n'aurait jamais eu la valeur et l'originalité que ces clichés possèdent aujourd'hui.

Il y a un portrait de John Lennon et de sa femme Cynthia, qu'il avait dû épouser en secret pour ne pas s'attirer les foudres des fans. C'est l'une des rares images où ils posent ensemble...

Ah, Cynthia (soupir)... J'étais désolé pour elle... Un Beatle marié, cela faisait désordre. Si j'ai réussi à les choper tous les deux, c'est parce que c'est mon boulot d'être aussi près que possible des gens, sans jamais rentrer dans leur conversation. J'avais ce don d'être là sans en faire trop. Ce n'était pas non plus si difficile : les Beatles n'avaient pas de réelle protection, ce qui, lorsque j'y pense aujourd'hui, était assez dangereux.

Vous avez dû en voir des choses...

Plein de choses! Jamais de drogue, soit dit en passant. De toute façon, je n'ai jamais rien dit, parce que les ragots ne m'intéressaient pas et qu'on aurait vite su d'où ça venait.



pas de nationalité américaine, c'était très mal vu. On parlait de le renvoyer chez lui. Il se fichait d'être devenu indésirable, il ne voulait pas partir. Sa liberté d'expression et son statut d'artiste engagé, il y tenait beaucoup. Je lui avais dit de rester calme. Je connaissais le gouvernement à l'époque, sous Nixon, ça ne rigolait pas avec l'honneur des États-Unis.

Par la suite, vous avez également photographié Paul et Linda... Êtes-vous restés amis?

“Les Beatles sont les plus grands compositeurs du siècle dernier, au même titre qu'un Mozart ou un Beethoven à leur époque. Et leur impact sur notre société a été énorme!”

J'étais jeune et ambitieux, je voulais être proche des Beatles... Mais pas trop non plus, car je ne voulais pas devoir faire des concessions sur l'usage de certains clichés.

Quel était votre Beatle préféré?

Hum... Je dirais Paul. Il était doux, il comprenait parfaitement tout ce qui se passait, mais n'était pas jugé à sa juste valeur. John aussi était très gentil, malgré son humour cynique. C'est sa gentillesse qui l'a tué, lorsqu'il a signé un autographe au malade qui l'a assassiné. D'ailleurs, je l'ai photographié lui aussi.

Vous souvenez-vous de la dernière fois où vous avez vu John?

C'était à New York où nous vivions tous les deux. Il avait pas mal de problèmes car il parlait de la paix, du Viêtnam et tout le toutim, ce qui est très bien quand tu parles de ton propre pays ou d'un pays dans lequel tu n'habites pas. Mais dans le cas de John, qui n'était

Surtout pas! Toujours ce grand principe de ne pas faire ami-ami avec mes sujets. Paul aurait pu me demander de ne pas sortir ce livre, par exemple. Je préfère garder le contrôle sur mon œuvre sans avoir de comptes à rendre! Évidemment, c'est un homme charmant, nous échangeons beaucoup quand nous nous croisons. Mais pas au point d'aller dîner ensemble. Aux dernières nouvelles, il se porte comme un charme, son dernier mariage se passe à merveille. Beaucoup mieux que le précédent...

Pourriez-vous nous parler d'une anecdote sur les Beatles ou d'un fait précis qui vous aurait marqué?

Le courrier des fans! Qui en avait le plus, selon vous?

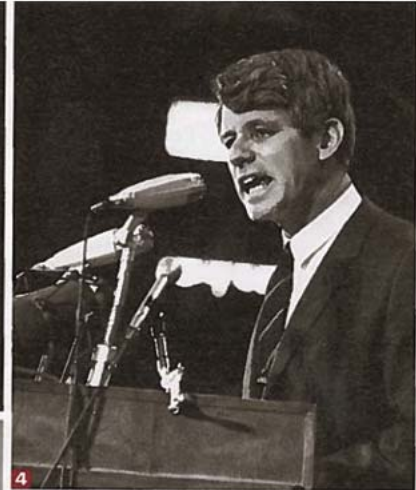
... Paul?

Non! C'était Ringo! Il en recevait des piles entières. George en avait pas mal non plus,



I'm Looking Through You

Tout au long de sa carrière, Harry Benson aura été le témoin de son époque, dans l'intimité des Beatles (1 et 3) certes, mais aussi en couvrant certaines cérémonies du sinistre Ku Klux Klan (2), en suivant Robert Kennedy lors de sa course à la présidence juste avant son assassinat (4), comme en continuant à immortaliser des célébrités telles Alfred Hitchcock, ici avec Claude Jade (5).



John nettement moins et Paul ne devait pas dépasser la dizaine de lettres par jour. Qu'est-ce que ça l'énerveait! (Rire.)

Pourquoi Ringo ?

Avec son gros nez et son air plutôt bienveillant, il était bien plus accessible que les autres. Et puis ce n'était "que" le batteur. Paul était beau, John intelligent – j'étais fasciné par son profil si particulier – ; mais tous deux impressionnaient les jeunes filles. En fait, celui qui remportait le plus de conquêtes, c'était indiscutablement George. Il était ce que j'appellerais un "womanizer", un homme à femmes.

Pendant le tournage du film A Hard Day's Night, il avait d'ailleurs réussi à séduire la belle Patti Boyd qu'il allait épouser...

Très belle, oui. À l'époque du moins. Entre nous, je l'ai revue il y a six mois et elle s'est beaucoup, beaucoup empâtée. Ça fait mal au cœur! (Rire.) Pour revenir à George, je peux vous dire que ça défilait sec, dans sa chambre. Heureusement, Brian Epstein veillait à ce que les filles soient toutes majeures.

Quel souvenir gardez-vous de Brian Epstein ? Était-il si attaché aux Beatles que le veut la légende ?

Il était extrêmement gentil. Il y avait un côté tragique chez lui, dû sans doute au fait qu'il avait énormément souffert de son homo-

sexualité. Il était agréable, protecteur, bon communicant, très cultivé. C'était également un homme qui savait rassembler les troupes. Le meilleur manager que pouvaient avoir les Beatles. D'ailleurs ils n'ont pas duré longtemps après sa mort.

Si vous ne deviez choisir qu'un seul cliché sur tous ceux présents dans ce livre, lequel serait-ce ?

A contrario du studio où le photographe fait ce qu'il veut, j'ai toujours préféré que mes sujets fassent ce qu'ils veulent, eux. Celle de la bataille de polochons est unique à mes yeux. C'était spontané, drôle, cela n'arrivera plus jamais. Cela montre à quel point les Beatles s'amusaient. Ils étaient jeunes, en bonne santé, ils écrivaient de la bonne musique. C'était tout ce qui comptait – du moins pendant ces années-là.

Quels autres artistes vous ont, depuis, semblé aussi charismatiques, ou presque, que les Beatles ?

Amy Winehouse. Elle était talentueuse, très authentique et c'est pour cela qu'elle a eu autant de succès. Michael Jackson aussi. En plus d'être un artiste surdoué, il était un grand athlète. Je l'ai vu s'entraîner et j'étais vraiment bluffé. Il aurait pu faire les jeux Olympiques, ce garçon.

Vous avez également photographié des présidents américains, le Ku Klux Klan, les émeutes de Watts, Cassius Clay et même Ian Fleming, l'auteur des James Bond...

J'étais à côté de Robert Kennedy lorsqu'il a été tué. On m'a souvent demandé si les Kennedy appréciaient que j'ai immortalisé cet instant morbide, mais comme je le répons souvent : "Je fais juste mon boulot." Et les personnalités politiques sont les premières à le comprendre, puisque ce cliché les fait aussi entrer dans l'histoire.

Quelle est votre chanson préférée dans le répertoire des Beatles ?

"All My Loving". "Close your eyes and I kiss you/Tomorrow I'll miss you/Remember I always be true..." Quand j'ai entendu les Beatles la chanter sur scène, je n'ai plus eu envie de les quitter, et j'ai su que ce reportage serait peut-être l'un des plus importants de ma vie. Cette chanson m'a marqué à jamais. Elle est formidable, vous ne trouvez pas ?

Que ressentez-vous au regard de ces images ?

De la nostalgie... Les Beatles ont changé ma vie! Je suis vraiment heureux d'avoir pu voir tout ça, même si les gens meurent parfois beaucoup trop jeunes.

The Beatles on the Road, 1964-1966, éditions Taschen.